

“J’ai vécu dans une famille nombreuse de 100 enfants”

■ **Ordonné évêque de Namur le 7 décembre, M^{re} Lejeusne se confie à “La Libre” pour Noël. Il revient sur son enfance à l’orphelinat, ses souvenirs en tant que religieux et sa stupeur lorsque le nonce lui demanda de reprendre l’évêché de Namur: “J’étais tellement perturbé que j’ai été flashé deux fois sur la route du retour.”**

Quel cap?

Tout est à découvrir. Comme M^{re} Rossignol – ordonné évêque de Tournai le 14 décembre – M^{re} Lejeusne aura fort à faire pour répondre aux défis de son diocèse, qui court d’Arlon à Namur. Que faire des paroisses? Comment poursuivre la lutte contre les abus, donner une juste place aux femmes et aux laïcs, accompagner les jeunes adultes qui viennent de plus en plus nombreux à demander le baptême? “J’ai tout à découvrir”, répond Fabien Lejeusne le jour de cet entretien, quelques jours avant son ordination. Il y a seulement une heure que j’ai découvert que j’avais une boîte à courrier. C’est vous dire...”

Une question fondamentale. Le nouvel évêque témoigne cependant d’une boussole. L’Église, ce n’est pas que les évêques et les prêtres: c’est l’ensemble des baptisés. Et la vie de catholique ne se limite pas à aller à la messe le dimanche. “La première question que je me pose est donc la suivante: comment faire en sorte que les chrétiens s’engagent et se soucient de ceux qui ont des besoins autour d’eux, comment entretiennent-ils leur vie spirituelle?” Son évêcatat devrait partir de là. **BdO**

Entretien Bosco d’Otreppe

Avec sa dégaine de Pirlouit et son rire permanent, on lui en donne 20 de moins, et on l’imagine plus facilement sur les terrains de rugby, qu’il a longtemps arpentés en tant qu’aumônier, que sous les plafonds renaissance du palais épiscopal de Namur. Et pourtant. Âgé de 52 ans, Fabien Lejeusne, qui a été ordonné évêque de Namur le 7 décembre, bénéficie d’un solide CV. Prêtre et religieux assomptionniste en France, aumônier national des Scouts et Guides de France, directeur du Pèlerinage national de Lourdes, il fut nommé en 2023 supérieur provincial d’Europe des assomptionnistes – sa congrégation religieuse – ce qui lui permet de silloner 19 pays. Un sacré parcours pour cet enfant du Tournaisis, élevé dans un orphelinat tenu par les Oblates de l’Assomption pour échapper à des violences familiales.

Quels souvenirs gardez-vous de votre enfance?

Il y eut des moments difficiles évidemment, mais je garde un souvenir très heureux de mon enfance. Nous étions une petite centaine dans cet orphelinat, semblable à ceux que l’on peut voir dans les films, avec des dortoirs à 20 lits, des batailles de coussins, des anniversaires où l’on célèbre plusieurs enfants en même temps... Nous allions à l’école tous ensemble, en bande, solidaires. C’était une force. Et si un enfant embêtait un jeune de notre home, je peux vous assurer que tout le monde arrivait pour le défendre. C’est anecdotique, mais ça témoigne de la simplicité dans laquelle j’ai grandi, sans avoir jamais manqué de rien. Et puis, si je garde un bon souvenir de mon enfance, c’est surtout que j’ai fait l’expérience d’être aimé par les religieuses et les éducatrices. Et ça, pour un enfant, c’est primordial. Elles savaient que si nous étions là, c’est que nous avions mal démarré dans la vie. Elles faisaient en sorte qu’on trouve les appuis pour grandir harmonieusement.

Vous vous posiez beaucoup de questions? Vous cherchiez à comprendre votre situation?

Petit enfant, je ne me suis jamais in-

quiété de savoir pourquoi j’avais été placé. Je vivais les choses tout simplement; le home était ma famille. En fait, j’ai vécu dans une famille nombreuse de 100 enfants... C’est pas mal quand même!

À l’âge de 11 ans, vous retournez chez votre maman.

Oui, mais cela s’est très mal passé, avec beaucoup de violence. À 14 ans, j’avais déjà du caractère et, à cet âge-là, quand on reçoit des coups, on se relève. Je me souviens alors très bien prendre mon vélo – j’habitais près de Péruwelz – et rouler jusque chez le juge pour enfants et l’assistante sociale de Tournai. Je leur ai dit qu’il risquait de se passer un drame, qu’il fallait l’éviter et que je souhaitais retourner dans le seul lieu de bonheur que je connaissais. C’est comme ça que je suis reparti au home, chez les sœurs, jusqu’à mes 19 ans.

Quand la foi naît-elle en vous?

Petit enfant, comme je vous disais, les sœurs, c’était la famille. Ce n’était pas des religieuses à mes yeux, ce n’était pas l’histoire du Bon Dieu... Mais quand je reviens à 14 ans, je comprends ce qui se vit là. Je réalise que c’est notamment au nom de leur foi qu’elles sont capables de donner autant d’amour à des enfants qui ne sont pas les leurs. Alors que j’avais passé quatre ans en enfer, c’est vraiment cette expérience d’avoir été aimé et de voir des personnes qui pouvaient aimer qui m’a fait dire: “Eh bien si c’est cela la foi, OK, alors j’y vais.”

C’est majeur, à 18 ans, que j’ai pu être baptisé, et c’est alors que ma foi a continué à grandir, que j’ai commencé à comprendre dans quoi je m’étais lancé à la suite de Jésus.

Vous travaillez ensuite en tant que menuisier à Tournai, puis vous devenez prêtre chez les religieux assomptionnistes...

Bon, c’est un peu plus compliqué que cela, mais oui, je suis devenu assomptionniste. Avant cela, ce qui m’a marqué, c’est un premier voyage à Lourdes en 1991, qui m’avait été offert

par des étudiants de Lille. J’ai été frappé par ce lieu de prières permanentes, par ces pèlerins cabossés par la vie, malades et pourtant pleins d’espérance, par les jeunes qui donnaient de leur temps, aidaient les plus pauvres, m’entraînaient à prier à la grotte. Ce premier voyage à Lourdes a été si marquant que, depuis 34 ans, je suis à Lourdes tous les 15 août. C’est là, je crois, que j’ai vraiment appris à prier.

Comment et pourquoi avez-vous décidé de devenir prêtre au sein des assomptionnistes?

J’ai étudié la menuiserie à Don Bosco Tournai, et je travaillais tous les soirs et tous les week-ends pour arrondir un peu les fins de mois. J’avais commencé la plongée et le service dans les restos à 14 ans pour fuir la maison. J’ai donc gardé ce rythme de travail, car c’était important pour moi. Comme je travaillais tous les soirs, mes études ont pris du temps et, en dernière année,

j’étais très en retard pour remettre des plans d’architecture. Donc, un soir, je fais les plans, mais une question surgit: “que veux-tu faire de ta vie?” Elle était si forte que je ne pouvais plus faire quoi que ce soit. Physiquement, je ne parvenais plus à travailler. J’étais étonné, car j’avais déjà répondu: j’avais rencontré une fille, on se fréquentait, on se voyait bien fonder une famille... Mais au bout d’un moment, je me suis dit que si cette question était si forte, c’est que je n’avais sans doute pas la bonne réponse. J’en parle alors à ma marraine, qui me dit qu’elle ne sait pas quoi faire avec ça et me demande d’aller en parler au prêtre qui m’avait baptisé. Je vais le voir et je lui dis que je veux aller en Yougoslavie faire de l’humanitaire. On était en 1991 et c’était la guerre là-bas. “Tu te calmes”, m’a-t-il répondu. “Viens exercer ton métier de menuisier à Lille pour rencontrer d’autres jeunes.” C’est ce que j’ai fait. J’y ai senti que je devais devenir religieux. Les assomptionnistes m’ont dit de prendre mon temps, de travailler, de bien réfléchir, puis je suis rentré...

Qu’est-ce qui fut le plus beau et le plus dur dans cette vie de religieux?



EDA MATHIEU GOLINVAUX

“Si je garde un bon souvenir de mon enfance, c’est que j’ai fait l’expérience d’être aimé par les religieuses. Et ça, pour un enfant, c’est primordial”, témoigne Fabien Lejeune.

D’abord, je dirais que c’est un chemin de bonheur. L’engagement, quel qu’il soit, nous emmène parfois là où on ne l’attendait pas – j’en suis la preuve (*rire*) –, mais il nous décentre et nous rend heureux. Ensuite, ce qui a toujours fait ma joie, c’est la vie communautaire. Ce n’est jamais simple quand on met dix bonshommes ensemble, même si ce sont des religieux, mais comme on essaye de suivre Jésus, on s’efforce de dépasser nos désaccords. La partie horrible, c’est donc de renoncer à cette vie communautaire en devenant évêque. Puis la mission auprès de scouts, d’ados, de jeunes... j’ai trouvé cela magnifique. J’ai essayé de vivre ces missions en m’appuyant sur mon expérience. Et mon expérience, c’est d’abord d’avoir trouvé sur ma route des personnes qui se sont intéressées à moi, qui m’ont tendu la main.

Vous pensez à qui ?

Je repense à un prof de français à l’athénée de Peruwelz. Il me connaissait bien et il s’arrangeait pour me donner des retours, afin que je puisse rester à l’école le soir. Cela m’évitait d’être à la maison. D’autres enseignants m’emmenaient chez eux pour que je sois avec leurs enfants et que je puisse avoir un semblant de vie de famille. Ces personnes ont compté pour moi et, à leur exemple, j’ai toujours essayé de m’intéresser aux jeunes dont je m’occupe.

“Quand j’ai compris que c’était le nonce qui m’appelait, la terre s’est dérobée sous mes pieds”

Un jour, votre téléphone sonne : c’est le nonce (le diplomate du Pape en Belgique) qui vous appelle pour vous annoncer que vous avez été choisi par le Pape pour devenir évêque. On ne postule pas pour devenir évêque, on ne passe pas d’entretien d’embauche. C’est le nonce qui réalise une enquête secrète, puis envoie ses notes à Rome pour que le Pape établisse son choix. Vous saviez que l’on pensait à vous ?

Je savais qu’on cherchait des évêques en Belgique, j’avais entendu que mon nom circulait et je savais qu’il y avait une enquête sur moi, mais je ne prenais pas cela très au sérieux. Moi, baptisé à 18 ans, aumônier... et pas en Belgique en plus... Toujours est-il que j’étais à Rome quand mon téléphone a sonné. En général je ne réponds pas aux numéros qui ne sont pas enregistrés, parce que ce n’est souvent que des emmerdes. Et ça n’a pas loupé (*rire*). Quand j’ai compris qu’il s’agissait de la nonciature, la terre s’est dérobée sous mes pieds. J’ai donc préparé mes arguments pour refuser et je suis allé voir le nonce à Bruxelles pour les lui présenter. Je lui ai dit que devenir évêque n’était pas ma vocation, que j’étais religieux, que j’aimais la vie communautaire... Mais, chaque fois, le nonce m’a dit que c’était comme le pape Léon, qui était aussi religieux avant d’être nommé évêque en 2014. Bref, je n’utilisais que de mauvais arguments... J’ai lutté en vain pendant une heure. En rentrant vers Paris, j’étais tellement perturbé que j’ai été flashé deux fois. Et le lendemain, j’ai trouvé un ultime argument : “je ne suis pas bilingue”, ai-je dit au nonce. “Ce n’est pas grave, a-t-il répondu,

votre diocèse est francophone et vous apprendrez le néerlandais...”

Et puis vous acceptez. Pourquoi ?

Le nonce et mes supérieurs m’ont rappelé que quand je me suis engagé comme religieux, j’ai dit oui pour servir l’Église. Et c’est vrai : en 1998, lors de mes premiers vœux, j’ai dit au Seigneur : “Je suis à ta dispo.” En tant qu’assomptionniste, j’ai vécu de magnifiques choses, je ne regrette absolument rien, mais Dieu souhaite peut-être que je sorte de ma zone de confort.

Vous voici évêque juste avant Noël. Quel sens donnez-vous à cette fête en Belgique, en 2025 ?

J’ai lu de nombreux débats sur la crèche de la Grand-Place à Bruxelles. Je n’y intervins pas. Mais devant les polémiques, souvenons-nous simplement ce que nous nous préparons à célébrer : un Dieu qui aime tellement notre humanité qu’il s’est fait l’un de nous, car il trouve que la vie vaut le coup d’être vécue, qu’elle est belle. C’est quand même extraordinaire. Alors à notre tour, devant ce Dieu qui a pris un visage, prenons soin de l’homme, de la femme, du plus petit, du plus fragile... Et posons un regard d’espérance. Ne soyons pas de ceux qui crient avec les loups. Cela ne veut pas dire qu’il faut fuir le réel et ses difficultés, mais n’oublions jamais de témoigner de la lumière qui peut naître derrière ces souffrances. Posons des gestes et des paroles d’espérance. Si nous ne le faisons pas, qui le fera ?

BdO